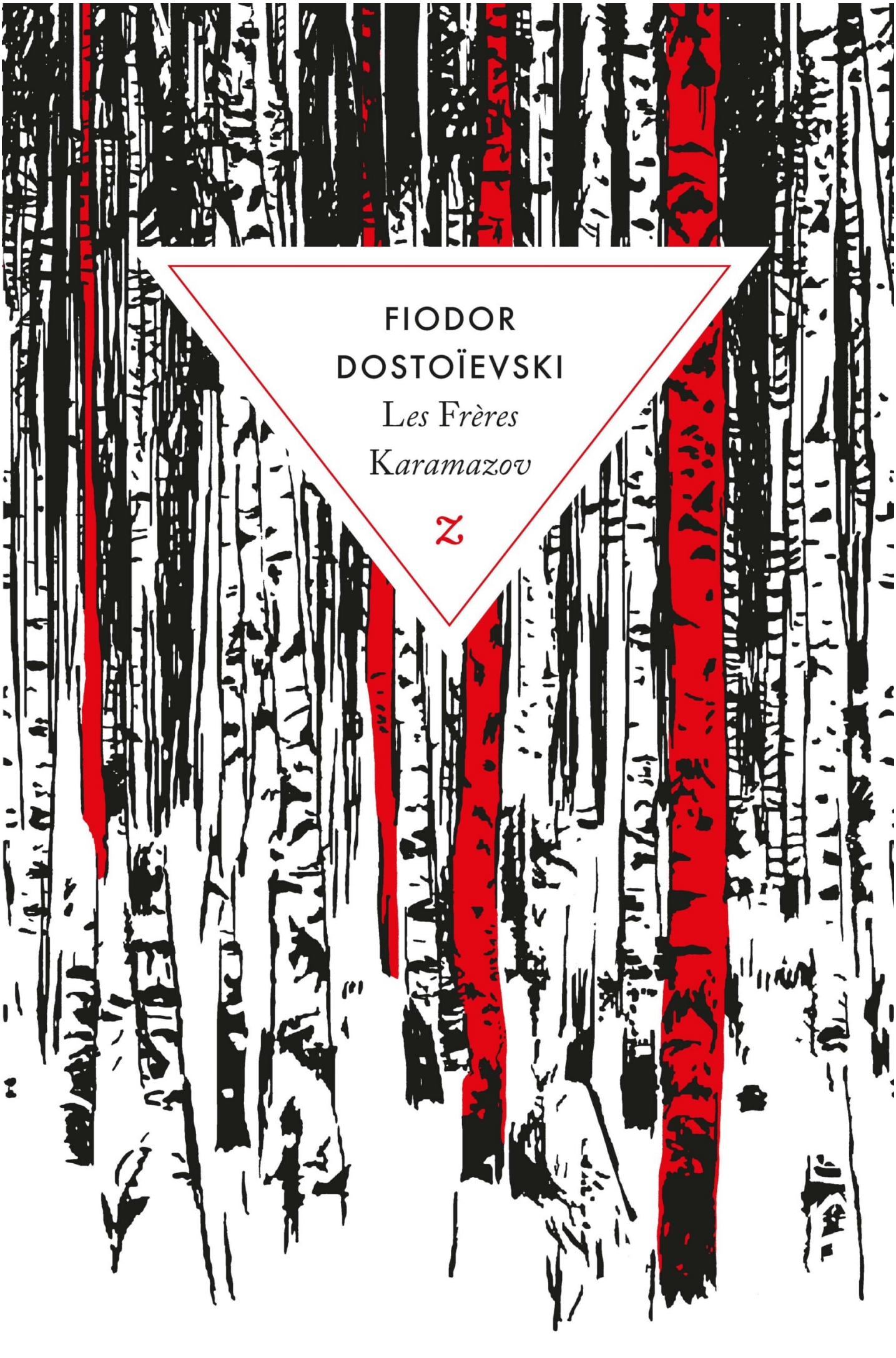

FIODOR
DOSTOÏEVSKI
Les Frères
Karamazov

« La fluidité du récit frappe dans cette nouvelle traduction. Les répliques, parfois hachées, abruptes, scandées de silences et d'élans, paraissent soudain respirer. On entend presque la voix du narrateur, ironique et complice, qui se joue du lecteur et feint de s'adresser à lui directement. »
Eric Beenkens, *Bruxelles Culture*

SUR LE WEB

« Un traducteur, c'est comme un interprète de musique. Et un grand livre mérite d'avoir plusieurs interprétations. »
Sophie Benech dans l'émission *Le Point Culture*

https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-point-culture/pourquoi-faut-il-retraduire-les-classiques-1399510

« Cette expérience de traduction a parfois pris les allures d'une transe : une immersion totale dans une œuvre qui dépasse celui qui la lit comme celle qui la traduit. »
Hocine Bouhadjera, *Actualitté*

https://actualitte.com/article/126831/interviews/oser-dostoievski-trois-ans-avec-les-freres-karamazov

« La traduction nouvelle et si vivante que propose Sophie Benech aide certainement à se poser mieux la question : qu'est-ce enfin que la Russie ? »
Christian Mouze, *En attendant Nadeau*

https://www.en-attendant-nadeau.fr/2025/12/02/la-russie-a-lepreuve-de-dostoievski/

« La relecture de cette belle nouvelle traduction de Sophie Benech, dans son écoute des différentes voix et langages, enthousiasme, souligne la tension de la construction dramatique et surtout l'empathie que Fiodor Dostoïevski apporte à

chacun des personnages, au dilemme moral dont il est vecteur. »
Marc Verlynde, *La Viduité*

https://viduite.wordpress.com/2025/10/20/les-freres-karamazov-fiodor-dostievski/#more-20830

cult.
news

Les Frères Karamazov de Fiodor Dostoïevski : que vaut la souffrance d'un enfant ?
Julien Coquet, *Cult.News*

https://cult.news/livres/deux-classiques-a-offrir-a-noel-dostoievski-et-faulkner/

«Si Dieu n’existe pas, tout est permis»: ces traductions infidèles de Dostoïevski qui séduisent les réseaux sociaux

Par **Romain Ferrier**

Il y a 3 jours

langue française



Fiodor Dostoïevski (1821-1881). *Bridgeman Images*

DÉCRYPTAGE - Les traductions de l’auteur russe se multiplient dans l’édition française, et ses citations philosophiques sur la toile. Retour sur cet engouement pour l’auteur avec Emma Lavigne, Sophie Benech et André Markowicz, trois traducteurs des *«Frères Karamazov»*.

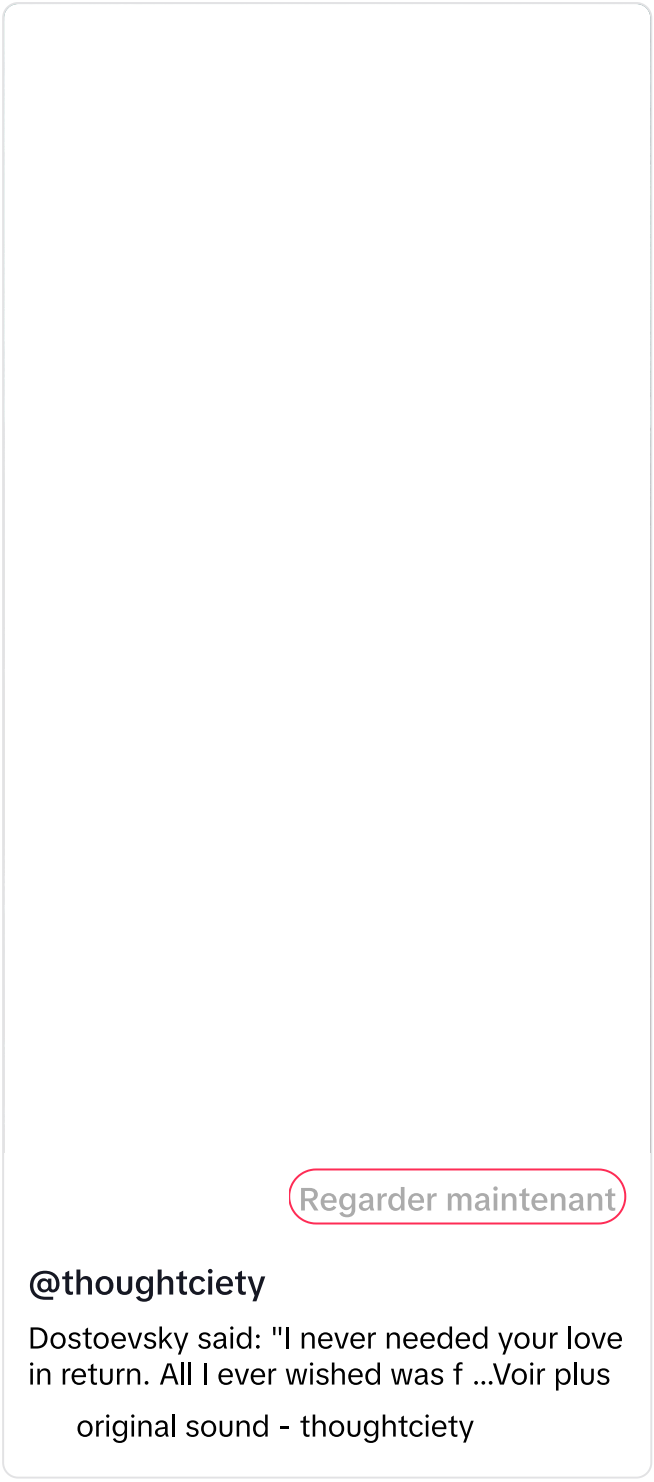
«[...] Le vide du cœur, l’impossibilité d’adhérer à une foi ou à une croyance quelconque, qui étaient déjà des prémonitions dans l’univers de Dostoïevski, sont devenus des réalités aujourd’hui», louait en 1959 le grand Albert Camus à propos de l’auteur russe. Aujourd’hui encore, 144 ans après sa mort, Fiodor Dostoïevski trouve

un écho épatant auprès de la jeunesse sur les réseaux sociaux. Bon nombre de citations, notamment de sa plus célèbre et dernière œuvre *Les Frères Karamazov*, sont reprises sur Instagram et TikTok, accompagnées de commentaires audios ou de musiques pesantes. Paru en 1880, le roman met en lumière les conflits intérieurs de la conscience humaine et les raisons d’être de l’Homme, à travers le parricide du riche et fourbe Fiodor Pavlovich. Ses trois fils, Dmitri l’orgueilleux, Yvan l’intellectuel et Aliocha le sincère, sont tous suspects...

Ces vidéos, parfois seules sources d’information concernant les œuvres et la voix de Dostoïevski auprès des jeunes, reprennent-elles de vraies citations ? Sur TikTok, des dizaines de comptes aux noms évocateurs alimentent le fil des internautes de philosophie russe. L’une de ses citations supposées, *«Si Dieu n’existe pas, tout est permis»*, revient inlassablement dans les vidéos, superposées à des images de démons ou d’archives. Affirmant reprendre les propos de Dostoïevski dans *les Frères Karamazov*, les auteurs de ces TikToks paraphrasent sa pensée supposée durant quelques secondes, voire minutes, et atteignent parfois plusieurs milliers de vues.

Problème : la phrase n’est... jamais écrite comme telle dans le roman. *«Cette citation très souvent donnée ne figure pas dans les Karamazov (ni ailleurs), mais elle semble y être en creux, paraphrasée, interprétée par tel ou tel personnage, si bien qu’on pourrait jurer l’y avoir lue. Et pourtant non»*, détaille Emma Lavigne, traductrice du roman pour les éditions Gallmeister. *«Elle est censée être sortie de la bouche d’Ivan [deuxième fils de Fiodor Pavlovitch Karamazov], mais elle est toujours rapportée par d’autres, et jamais en ces termes exacts».* Si, dans le livre, le personnage ne renie pas la formule *«tout est permis»*, jamais il ne l’a prononcée.

Pourtant, pour Sophie Benech, autre traductrice des Frères Karamazov aux éditions Zulma, la phrase est bel et bien véridique. *«Oui, c’est une vraie citation. D’autres [sur Internet], en revanche, me semblent sujettes à caution»*, avance-t-elle avec prudence. Si les traducteurs eux-mêmes semblent en désaccord, que reste-t-il de l’œuvre de Dostoïevski après avoir été passée à la moulinette des réseaux sociaux ? L’une des vidéos, postée le 10 juin dernier, affirme ainsi reprendre les propos de l’auteur russe. *«Dostoïevski a dit : “Je n’ai jamais eu besoin de ton amour en retour. Tout ce que j’ai toujours souhaité, c’est que ton cœur soit en paix”»*. Une citation, une fois de plus, qui semble entièrement inventée de toutes pièces…



Dans une autre vidéo, au ton grave et à la voix robotique, la phrase moralisatrice *«chacun de nous est coupable devant tous, pour tous et pour tout»* est aussi reprise, avec en ajout une tirade sur une justice invisible, sans procès ni juge, présente *«dans l’ombre de la pensée»*. *«C’est bien une citation issue des Frères Karamazov, celle du frère aîné de Zosime [officier devenu moine], mort jeune, [...] et que Zosime reprend dans ses enseignements»*, témoigne Emma Lavigne. Elle serait tirée de la traduction de Mongault, en 1935. Le reste de la vidéo *«est une exégèse de l’auteur du Tiktok, où il reprend une autre idée présente dans les Karamazov, à savoir qu’en nous mentant*

à nous-mêmes, nous causons notre propre perte», ajoute-t-elle. Pour sa part, Sophie Benech *«regrette toujours que ceux qui disent citer un auteur ne donnent pas la source précise…»*.

André Markowicz, traducteur de l'entièreté des œuvres du romancier, commente. *«Il n'existe pas de phrases propres à Dostoïevski. Seulement de ses personnages. Donc on peut faire dire à Dostoïevski absolument tout ce que l'on veut»*, détaille-t-il. *«Ce qui est fondamental chez Dostoïevski, c'est ce qu'il appelait lui-même le poème, c'est-à-dire la structure d'ensemble»*. Une structure impossible à retranscrire dans les formats courts s'enchaînant sur Instagram et TikTok. Les extraits des *Frères Karamazov* présents sur la toile entremêlent ainsi vérités et mensonges, laissant une empreinte floue de la pensée de Dostoïevski. Connus pour leurs nombreux paradoxes, les écrits de l'auteur sont difficilement résumables en une minute trente. *«Cependant, je dirais que [ces vidéos] énoncent bien certains thèmes centraux du roman»*, nuance Emma Lavigne. Si elles sont à prendre avec des pincettes, ces vidéos témoignent tout de même de l'intérêt, toujours d'actualité, autour de la pensée de Dostoïevski et auprès des jeunes générations. Finalement, la polyphonie des romans de Dostoïevski ne se retrouve-t-elle pas sur ces mêmes réseaux sociaux ?

Des traductions toujours plus nombreuses

Le succès numérique s'accompagne d'un retour massif du romancier en librairie : cinq traductions des *Frères Karamazov* coexistent désormais. Les deux dernières en date, celles d'Emma Lavigne et Sophie Benech, sont respectivement sorties en novembre 2024 et octobre 2025. Pourquoi une telle profusion ? *«On peut se demander, je me la pose aussi»*, admet Emma Lavigne, publiée chez Gallmeister. *«On dit que c'est un auteur polyphonique, donc peut-être que la multitude des voix, même dans ses traductions, est liée aux nombreuses réécritures ?».* Chaque traducteur y cherche un timbre différent. *«Il y a énormément de contradictions parce que finalement c'est très humain. Et ses contradictions fonctionnent»*, poursuit-elle. La difficulté de traduction tient peut-être en un mot : la polyphonie de Dostoïevski. *«Il y a des voix à trouver pour tous les personnages. La pensée de Dostoïevski se cache dans plein de détails, donc appréhender le texte dans son ensemble m'a vraiment pris vraiment du temps»,* explique-t-elle. *«En général, je comprends ça quand j'arrive à la fin de la traduction ! Donc systématiquement, je reprends tout par la suite»*. Concernant les longues phrases ou les répétitions, Emma Lavigne ne s'oblige pas à les faire, *«s'il n'y a pas*

une intention stylistique précise derrière». «Mais quelquefois, la répétition est désirée, donc on la conserve. Et il y a toujours cette question lancinante : qu'est-ce qu'il a voulu dire ?», s'interroge-t-elle.

Même constat chez Sophie Benech, traductrice pour Zulma. *«Les grandes œuvres sont si riches qu'elles peuvent être lues et entendues de cent façons différentes […]. Comme pour Bach ou Beethoven, nous avons le droit de préférer une interprétation à une autre».* Les premières traductions françaises avaient pourtant lissé, voire mutilé, le texte. Certaines éditions du XIX siècle découpaient, ou simplifiaient sans scrupule. Aujourd'hui, à rebours de ces pratiques, André Markowicz, Sophie Benech et Emma Lavigne tentent de restituer les coutumes de la langue originale. *«On ne va pas chercher à lisser Dostoïevski»*, insiste Emma Lavigne. *«Si le texte est naturel en russe, il doit l'être en français»,* renchérit-elle. Si l'on entend parfois parler en traduction d'école *«allemande»* (cherchant à respecter la langue et la culture d'origine du texte sans améliorer le style de l'auteur) ou *«d'école française»* (cherchant à s'adapter à la culture de la langue de traduction), les deux traductrices ne se définissent ni dans l'une ni dans l'autre. *«Je voudrais qu'on entende dans le texte français la même musique que celle que j'entends en russe»*, compare Sophie Benech.

Une autre difficulté réside notamment dans la traduction des noms de famille. Selon André Markowicz *«Karamazov»*, vient de *«Mazov»*, signifiant *«onction»*, et *«Kara»* peut désigner à la fois *«noir»* dans les langues turques, soit la vengeance, en russe. Le nom renvoie donc à *«l'onction de la vengeance»*, et/ou à *«l'onction du noir»*. Une nuance impossible à apporter en français. *«On ne peut pas changer le nom du personnage, donc je n'ai pas retranscrit la nuance de son nom»*, explique le traducteur. Une difficulté partagée par Emma Lavigne : *«En effet, la question de la traduction des noms de famille se pose. Cela peut passer dans l'édition, et non dans la traduction, avec l'explication de l'auteur de la préface, ou encore les notes de bas de pages. Ces dernières peuvent être utiles afin d'expliquer des noms ou toponymes, si les lecteurs n'ont pas les clés ou les références nécessaires»*, analyse-t-elle.

Même tronquées, les citations du romancier survivent sur les réseaux sociaux, et continuent de distiller ses principales idées. Loin d'être un simple phénomène de mode, son retour en grâce raconte l'envie de certains de réexplorer sa pensée. Car si la citation fétiche, *«si Dieu n'existe pas, tout est permis»*, n'est pas dans le texte,

l’angoisse qu’elle porte, elle, reste bien dostoïevskienne. Et l’on comprend alors pourquoi TikTok, les éditeurs et les plus jeunes l’ont choisi comme compagnon de lecture afin de chercher des réponses à leurs questions existentielles…

La rédaction vous conseille

- → **Mathieu Laine: «Vladimir Poutine est-il un personnage nihiliste à la Dostoïevski?»**
- → ***Les Démons* de Dostoïevski, une âme ardente**
- → **Guy Cassiers: «Les puristes de Dostoïevski vont peut-être me tuer!»**

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Oser Dostoïevski : trois ans avec les *Frères Karamazov*

S'attaquer à un monument - certains diront le plus grand roman du monde - il faut oser. Après André Markowicz, dont la traduction des *Frères Karamazov* chez Actes Sud demeure une référence depuis 2001, et Emma Lavigne, qui a livré la sienne pour Gallmeister, c'est au tour de Sophie Benech de se confronter au géant russe. La traductrice signe chez Zulma une nouvelle version de ce texte vertigineux, résultat de près de trois années de travail.

PUBLIÉ LE :
15/10/2025 à 17:31

Hocine Bouhadjera

1
Commentaires



Fiodor Dostoïevski, ce penseur des gouffres intérieurs, continue de troubler, de questionner, d'aimanter les lecteurs — et chaque génération éprouve le besoin de le relire à sa manière, dans sa propre langue.

Récemment, on soulignait encore un spectaculaire retour en grâce auprès de la génération Z, portée par la viralité de *BookTok*, où ses textes circulent entre deux vidéos de mèmes et de recommandations. Ses romans, denses et métaphysiques, semblent résonner avec une époque saturée d'incertitudes et de solitude numérique.

Achevé peu avant la mort de Dostoïevski en 1880, *Les Frères Karamazov* est considéré par beaucoup comme l'aboutissement de son œuvre. C'est un roman total, à la fois métaphysique et charnel, religieux et politique, où se mêlent tragédie familiale, procès criminel et quête spirituelle. Pour Sigmund Freud, on tient ici « *le plus grand roman jamais écrit* ».

D'abord, une audace

Tout commence par une initiative de Laure Leroy, directrice des éditions Zulma. C'est elle qui propose à Sophie Benech de retraduire le roman. « *Moi, jamais je n'aurais imaginé qu'une telle chance puisse se présenter* », nous confie la traductrice.

Par prudence, elle propose d'abord de traduire quelques chapitres pour vérifier si son approche du texte justifie une nouvelle version et si sa sensibilité rejoint celle de l'éditrice. Convaincue, cette dernière décide de poursuivre l'aventure, même après l'annonce d'une traduction concurrente chez Gallmeister : « *Elle a tenu à aller jusqu'au bout, malgré le risque éditorial, ce dont je la remercie*. »

Ce labeur de longue haleine — « *presque trois ans* » — s'est accompagné d'une rigueur inlassable : « *Je travaille assez lentement et reviens sans fin sur ma traduction. Sur le métier, je remets mon ouvrage, comme disait Boileau.* »

Une rencontre fondatrice

Sophie Benech entretient depuis l'adolescence une relation intime avec le Russe, qui partage avec elle d'être né sous l'intense signe du scorpion : « *Ce roman, que j'ai lu vers 14 ou 15 ans, a marqué ma vie*. » L'auteur des *Frères Karamazov* est pour la traductrice l'un des plus grands écrivains de la littérature occidentale.

Cette dernière n'a pas relu les versions précédentes avant de se lancer. « *Regarder les traductions des autres est plutôt un handicap, cela risque de fausser la tonalité qu'on sent et qu'on cherche à rendre.* » Elle a cependant jeté un œil, ponctuellement, à la manière dont ses collègues avaient résolu certains passages. Interrogée sur sa place face à ses prédécesseurs, Sophie Benech refuse toute hiérarchie : « *Ma traduction n'est pas meilleure, elle est différente. Chaque traducteur rend ce qu'il a ressenti avec sa propre langue. Aux lecteurs de choisir l'interprétation qui correspond à leur sensibilité.* »

Le défi, nous explique-t-elle, tenait surtout à la diversité des voix : « *Il fallait trouver le ton, le rythme de chacune d'elles. Dostoïevski bouscule sa langue, il la violente même parfois, mais il ne la viole pas. J'ai essayé de faire la même chose avec le français.* »

Chaque personnage, du rationnel Ivan au mystique Aliocha, du tourmenté Dmitri au père monstrueux Fiodor Pavlovitch, parle avec une musique propre, un tempérament singulier, assure-t-elle. Traduire, ici, c'est entrer « *à l'intérieur de l'esprit et de la sensibilité d'un auteur* » : un véritable compagnonnage intime. Ce travail a révélé à Sophie Benech un roman encore plus profond qu'elle ne l'imaginait : « *Ce livre est sans fond*. »

Pour elle, une « *bonne* » traduction relève moins de la technique que de la profondeur de l'engagement : « *Sa qualité dépend de la manière dont le traducteur pénètre le texte et manie sa propre langue. Pour le reste… c'est un mystère.* »

Un « *mage* »

À l'instar d'une partie de la génération Z, Sophie Benech voit dans *Les Frères Karamazov* non pas un monument figé du XIXe siècle, mais une œuvre d'une actualité saisissante. Dostoïevski, écrit-elle, « *pressentait déjà la crise de l'autorité et des valeurs dans les sociétés*

chrétiennes et occidentales, le poids des idéologies qui ont ensanglanté le XXe siècle, ou encore la montée de l'individualisme et de la science prenant la place de la religion ».

Mais au-delà de ces thématiques sociales, le roman explore des questions intemporelles : le sens de la vie, le Mal, la souffrance, la liberté, la responsabilité et la foi.

Sophie Benech partage le constat de Stefan Zweig, pour qui Dostoïevski n'était pas un homme de système mais un « *mage* », un être traversé. « *Déjà la seule lecture de ses romans vous transporte. Il y a chez lui une profondeur et une ambiguïté qu'il n'avait pas forcément dans ses réflexions théoriques. Comme si, en écrivant, il était porté par quelque chose qui échappait à sa pensée consciente.* »

Cette expérience de traduction a parfois pris les allures d'une transe : une immersion totale dans une œuvre qui dépasse celui qui la lit comme celle qui la traduit.

Traduire Dostoïevski reviendrait à entrer dans un champ magnétique. Zweig encore écrivait, dans son essai *Trois maîtres,* que l'auteur des *Frères Karamazov « ne pense pas, il brûle* » — sa création n'est pas le fruit d'une méthode, mais d'une fièvre. Il ne construit pas un monde, il s'y engloutit. Chez lui, tout est excès.

L'épileptique fait de ses nerfs en pelote un instrument d'art. Chez lui, disait encore l'Autrichien, il n'y a pas de repos, pas de sérénité : il veut s'emparer de nous tout entiers. Et de ce chaos naît une clarté presque religieuse, celle d'une humanité qui ne trouve la rédemption qu'au bord de sa propre chute. C'est cette tension entre l'absolu et la ruine, entre le ciel et la boue, que Sophie Benech a dû affronter.

Et après ?

Après un tel lyrisme mérité, revenons à une question plus terre à terre : parmi les personnages du roman, Sophie Benech en préfère-t-elle un en particulier ? « *Cela a changé au cours de ma vie. Chacun d'eux correspond à quelque chose en moi, en nous.* » Plus généralement, chacune de ses traductions a été l'occasion de vivre des mois ou des années avec un auteur. « *La fréquentation quotidienne de chacun d'eux m'a transformée. Alors quand il s'agit de Dostoïevski, vous imaginez…* »

Et après un tel monument ? « *Je ne sais pas. L'avenir le dira* », répond-elle simplement. Peut-être faut-il, après un tel vertige, un peu de silence — ou un nouveau défi, à la hauteur de Dostoïevski ?

Crédits photo : Sophie Benech / Zulma

La Russie à l'épreuve de Dostoïevski

par Christian Mouze | 2 décembre 2025 | 5 mn | Numéro 232

L'image tourmentée, si peu une icône, qu'offre la famille Karamazov, cette image même nous donne à voir et lire une Russie de toujours, en ses déchirements qui ne cessent de la travailler et de la fracturer. Mais l'icône pouvant aussi être vue comme une eau profonde et unie, les frères Karamazov portent alors en la personne du plus jeune, Aliocha, la présence à la fois visible mais fragile, voire oscillante, de l'icône et du dieu caché sous les agissements et agitations de surface, les actes lubriques, voluptueux et voluptuaires. Aujourd'hui, l'eau calme étant un luxe trop cher pour les consciences, les tempêtes s'offrent à portée de toute démission armée. C'est sans doute mieux pour être sans question. Seulement, Dostoïevski rattrape et agrippe ceux qui se refusent à interroger. Il force à voir.

La traduction nouvelle et si vivante que propose Sophie Benech aide certainement à se poser mieux la question : qu'est-ce enfin que la Russie ? Que veut-elle, sous nos critères si bien arrêtés, si bien établis en universalité, que nous ne pouvons ni ne voulons tenter de comprendre sans entrer en polémique ? Dostoïevski aide à comprendre la Russie sans rien dissimuler des méfaits et des excès qu'elle porte. Elle a sa place et, comme chaque pays ou groupement de pays en la sienne, vise à la consolider jusqu'à l'étendre. La Russie porte ainsi le poids et l'interrogation de ses limites. Elle les a toujours portés. Mais en ce qui regarde ses limites, d'une certaine façon, elle ne les a jamais vraiment atteintes ni surtout voulu les arrêter. Ni même définies autrement que par les conflits et les conquêtes relancés.

Ainsi, Dostoïevski porte la conscience à la fois lumineuse et malade de la Russie, terre singulière, autant orientale qu'occidentale. Voilà bien la question. Et il y a une force de bassesse et de mépris sur cette terre, aussi forte que celle du don et du renoncement. La Russie est le sol d'une hagiologie dans un enfer que les élus, comme chez Dante, parcourent d'abord obligatoirement.

Les frères Karamazov demeure plus que jamais une lecture lumineuse sur la Russie, et le travail de Sophie Benech offre l'occasion de revisiter l'œuvre de Dostoïevski et de mieux analyser un pays en ses aspirations, ses contraintes, ses élans contrariés. Cette excellente traduction n'invalide certainement pas les autres, notamment celle d'André Markowicz (Actes Sud, 2002) : elle se place à leur côté et regarde à son tour, encore une fois utilement aujourd'hui, la Russie.



Un promeneur (Russie) © Jean-Luc Bertini

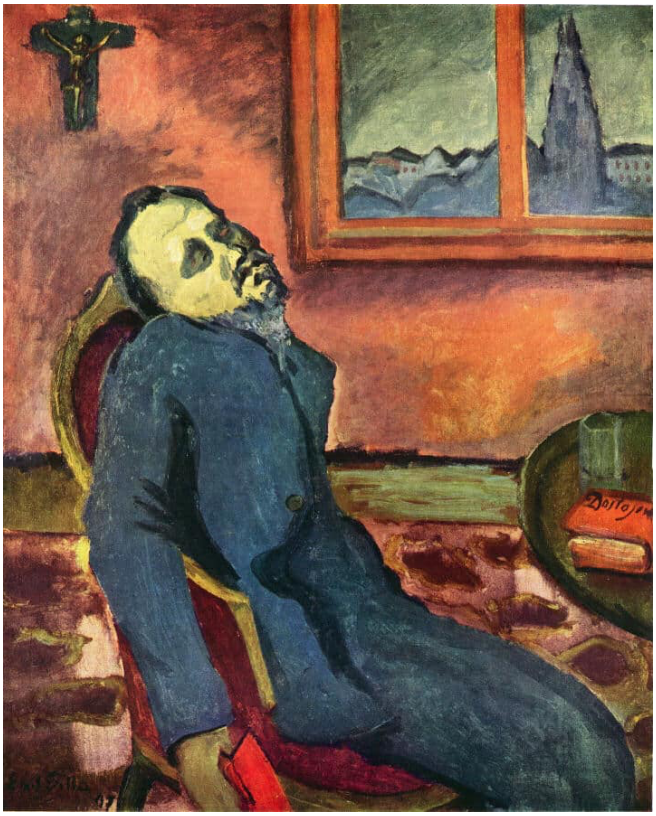
Pour chercher à la combattre ou bien à la soutenir, il faut d'abord faire l'effort de la lire. La hâte des armes et des vindictes n'aide de part et d'autre à aucune lecture, encore moins à une réponse que nul ne cherche d'ailleurs vraiment. La vindicte est paresse, la réflexion exigence toujours à relancer. Les Karamazov, père et enfants, interrogent très précisément et avec une intelligence féroce la Russie – toute la Russie, en ses profondeurs et ses temps, dont le nôtre. Et ce n'est pas simple, mais Dostoïevski ne renonce pas. Il n'est pas d'un camp, mais d'un pays entier qu'il prend à bras-le-corps et donne à voir et à comprendre.

La Russie, comme tout corps vivant, est un puissant instrument de salut mais aussi de supplice. Chacun des Karamazov est une image et un levier de cet instrument. À sa façon brutale et obtuse, sous son angle étroitement politique, Lénine ne s'y trompait pas qui, à propos de Dostoïevski, écrivait : « *archi malfaisant, je n'ai pas le temps pour cette ordure* ». On a ici tous les reculs idéologiques qui chercheront toujours à nier une réalité fluide. Une réalité qui est le furet inattendu aux yeux surpris de l'homme. D'une certaine façon, Lénine, par la violence sans appel de sa réaction, a parfaitement compris Dostoïevski. Aussi la Russie

a-t-elle dû finir par apprendre seule, douloureusement, sans celui qui attend toujours on ne sait trop quoi dans le repos de son mausolée, sous la bonne garde des ombres des alguazils de la Tchéka.

Mais combien, par ailleurs, les Karamazov nous apprennent, père et frères, en leur « *désir de représenter à tout prix les états d'âme les plus secrets de façon scénique : ce désir l'emporte sur l'objectivisme paisible de l'épopée* » (Viatcheslav Ivanov). La Russie n'est jamais paisible et s'empare à sa façon de l'épopée. Les héros de Dostoïevski exposent délibérément leurs déchirures, comme des blessés oubliés leurs moignons. Ce sont bien les blessures du pays. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de retenue. La vérité des êtres ne se retient pas, n'est pas pour se retenir et ne le veut pas. Les Karamazov, père et fils, ne le veulent pas. Il n'y a pas de dieu caché de la vérité.

Tolstoï place son lecteur dans une lumière diffuse, presque divine, des consciences et des lieux. Elle ne trompe pas. Dostoïevski, lui, le jette dans l'entassement des ombres. On se retrouve alors malheureux et perdu. Tolstoï écrit avec le rayon de son regard. C'est net. Dostoïevski, avec un knout de serpents intérieurs. Et on se demande comment il peut s'y prendre si bien. Chacun des frères Karamazov devient responsable de tout et pour tous. Pas seulement le doux et pieux Aliocha, mais Aliocha surtout : son maître spirituel lui fait quitter le monastère. Il devra passer par la chute, c'est-à-dire du plus réel au réel d'abord. On ne met pas la charrue du salut avant les bœufs de la peine. C'est malhonnête.



« Lecteur de Dostoïevski », Emil Filla (1906) © CC0/WikiCommons

La mort empêcha Dostoïevski d'écrire une suite qui aurait sans doute été la voie de perdition (transitoire ?) d'Aliocha que son starets abandonne ici au monde. Que peut alors vraiment un maître spirituel, quand tout ce qui est intérieur surgit dans l'action, avec toujours le piège d'une dilapidation de soi ? « *Le corps est un puissant instrument de salut* » (Simone Weil).

On peut y souscrire, s'il est d'abord de supplice. Comme si dans l'arène de chaque corps, chaque destinée trouvait son prologue en cette étrange entente d'une lutte du ciel et de l'enfer. Tout un champ de bataille de vie et de mort occupe tout le corps et tout le cœur de l'homme où, avec les Karamazov et leur père, le tragique, l'ignoble, le bouffon et le vulgaire s'épaulent à qui mieux mieux.

Le roman catastrophe de Dostoïevski rejoint l'histoire catastrophe de la Russie de toujours et d'aujourd'hui. *Les frères Karamazov* (1879-1880) est la parfaite illustration d'un roman anti-idéologique et se place à l'exact opposé du *Que faire ?* (1863) de Tchernychevski. Son lyrisme dramatique en fait davantage une épopée qu'un drame. Il y a chez Dostoïevski une force homérique qu'a su relever Viatcheslav Ivanov. La vitesse et le poids entraînant des événements font de l'œuvre « *un système de muscles contractés et de nerfs tendus* » (Viatcheslav Ivanov). Cette tension est portée à l'extrême par la multiplication vaudevillesque des scènes de scandale.

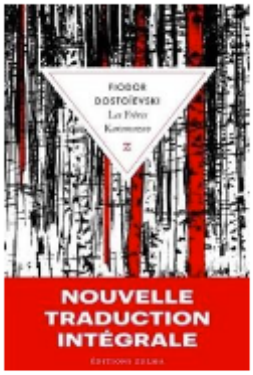
Dostoïevski redéfinit alors la tragédie où vaudeville, épopée, religion et catastrophe se bousculent, s'entrelacent et s'entraident en veux-tu en voilà. Le lecteur, au sortir de sa lecture, ne peut plus être le même, tant Dostoïevski l'a travaillé par l'acte sinon le bistouri de son œuvre cruellement salvatrice. Elle constitue dans la littérature universelle un hapax. Après tout, l'œuvre de Dostoïevski porte la vérité de l'icône. Avec une telle lecture, que craindre aujourd'hui si la Terre veut changer ? [1]

---

1. Signalons ici l'essai de Viatcheslav Ivanov, *Dostoïevski. Tragédie, mythe, religion*, trad. Louis Martinez, Éditions des Syrtes (2000), ainsi que la réédition de *Dostoïevski* par Nina Gourfinkel (Agone, 2025, première édition Calmann-Lévy, 1961). ↩

BRUXELLES CULTURE

LES FRÈRES KARAMAZOV



Ce roman fait partie de ceux dont la puissance traverse les siècles, se réinvente à chaque époque et continue d'interroger les lecteurs contemporains. *Les Frères Karamazov*, ultime chef-d'œuvre de Fiodor Dostoïevski, appartient à cette catégorie rare. On y retrouve concentrée toute la complexité d'un monde qui vacille, partagé entre les tentations de la chair, l'ivresse de la pensée et l'aspiration au divin. Cette nouvelle traduction intégrale, due à Sophie Benech, redonne souffle et fraîcheur à un texte souvent enseveli sous le poids des versions antérieures. L'entreprise n'a rien d'anodin. Elle consiste à rendre justice à une langue qui, chez l'auteur, n'a jamais cessé de chercher l'oralité, la vibration des voix et la polyphonie tumultueuse d'une Russie en ébullition. Dès les premières pages, le lecteur est happé par la figure de Fiodor Pavlovitch, père indigne, grotesque et répugnant, qui cristallise tout ce que la débauche et l'égoïsme peuvent engendrer. Sa présence scande le récit d'une ironie corrosive. Néanmoins, son rôle dépasse la simple caricature du libertin vulgaire. Il incarne également le ferment de la révolte et l'origine d'une lignée condamnée à s'interroger sur le sens de l'existence. Autour de lui gravitent ses fils, figures contrastées qui forment un éventail des possibles humains. Dmitri, impulsif et dépensier, brûle sa vie avec une ardeur qui le condamne. Ivan, froid et rationnel, se lance dans des débats métaphysiques où l'ombre du mal se fait doctrine. Alexeï, humble et pur, se veut disciple du starets Zossime, porteur d'une foi lumineuse, et mise à l'épreuve. Enfin, le bâtard Smerdiakov, fragile et ambigu, incarne l'énigme de la servilité et de la rancune. Le roman prend alors la forme d'un immense procès moral. Qui a tué le père ? Derrière cette intrigue policière, Fiodor Dostoïevski déploie une méditation vertigineuse sur la liberté, la culpabilité et la responsabilité collective. Chaque frère, à sa manière, porte la marque du parricide. Tous, d'une certaine façon, s'avèrent coupables. La fluidité du récit frappe dans cette nouvelle traduction. Les répliques, parfois hachées, abruptes, scandées de silences et d'élans, paraissent soudain respirer. On entend presque la voix du narrateur, ironique et complice, qui se joue du lecteur et feint de s'adresser à lui directement.

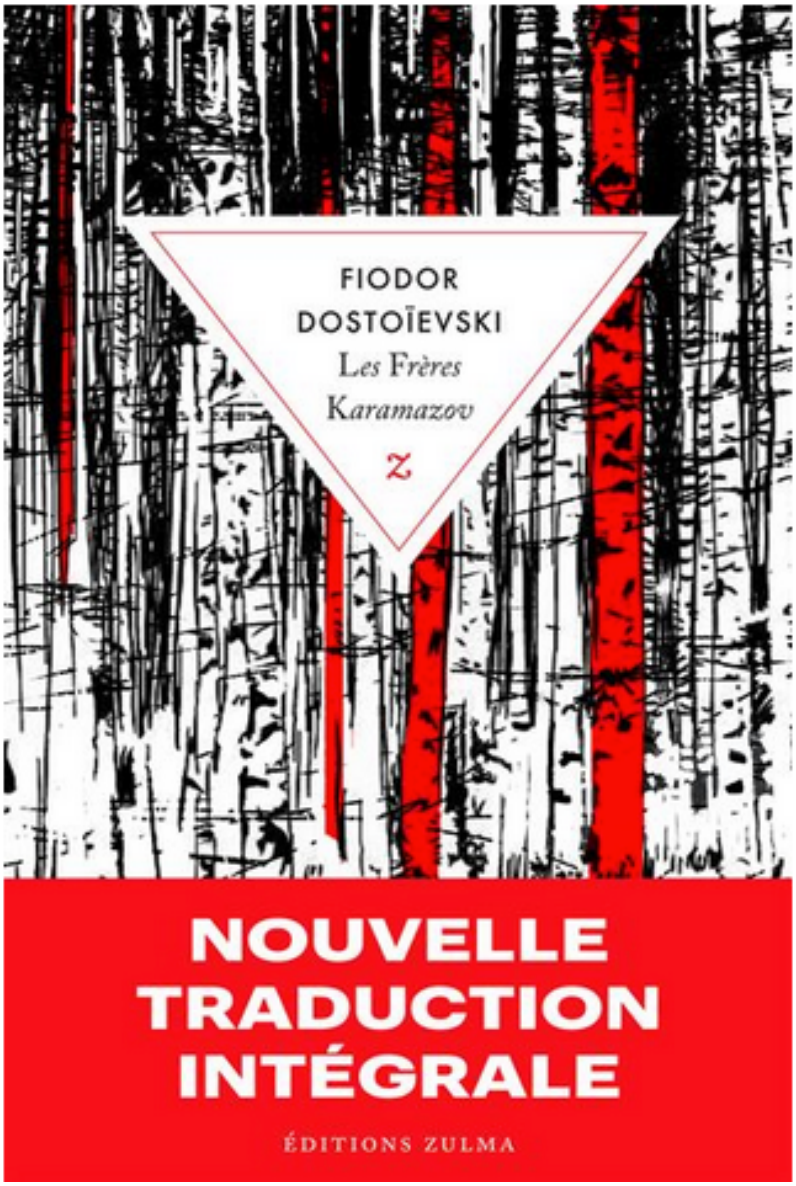
Ed. Zulma – 1204 pages

Eric Beenkens

La viduité

LECTURES

Les frères Karamazov
Fiodor Dostïevski



Exploration polyphonique des abîmes de nos culpabilités, des déchirements de la morale, des hystéries du discours et toujours de cette exaltation sacrificielle, de cette folie mystique, où s'interrogent tant le meurtre des autorités paternelles et divines que la responsabilité que l'on s'invente, que l'on subit. La relecture de cette belle nouvelle

traduction de Sophie Benech, dans son écoute des différentes voix et langages, enthousiasme, souligne la tension de la construction dramatique et surtout l'empathie que Fiodor Dostoïevski apporte à chacun des personnages, au dilemme moral dont il est vecteur. Jamais on n'épuisera *Les frères Karamazov,* chaque relecture déplace la fascination : cette fois ce fut, entre autres, sur le concret des anecdotes où s'incarne la torturante potentialité de la vertu, sa fragile sauvegarde de la beauté.
Nous ne sommes pas en mesure, non russophone, de jauger la valeur de la nouvelle traduction des *Frères Karamazov* par Sophie Benech. Nous pouvons au moins en dire ceci : elle a l'immense mérite de nous avoir radicalement, à chaque page comme on dit, dans ce superbe et inquiet roman dont notre dernière relecture nous avait laissé quelque peu sceptique. On aime, dans les quelques lignes de sa postface, sa modestie, son espoir de nous donner à entendre la manière dont elle-même a lu ce livre. Voilà qui me semble réussi. Il faut, je crois, sans cesse retraduire les romans : ne serait-ce que pour nous donner l'occasion de les relire, voire de les faire découvrir à ceux et celles qui encore l'ignorent. Je ne sais si cela tient à la traduction de Sophie Benech, mais il me semble avoir entendu l'intensité de l'exaltation, la grandeur un peu folle des discours et confessions qui l'expriment et la sous-tendent. Une façon hantée d'être au monde. Un terme, en note de bas de page éclaire cette attitude qui devrait encore séduire tout adolescent, celles et ceux n'ayant pas encore renoncé à l'acuité, à la perpétuelle spéculation sur la responsabilité (« mais pour nous les blancs-becs, c'est autre chose qu'il nous faut avant tout, c'est résoudre les questions éternelles, la voilà notre préoccupation ») : *nadryv*. La traductrice opte pour hystérie (malgré l'encombrant passé du mot) afin de décrire de la manière dont « on étale ses émotions les plus intimes jusqu'à la limite de la comédie et du grotesque. C'est une explosion compulsive, exacerbée, exaltée, paroxystique, maladive, incontrôlée, mais qui a aussi quelque chose de forcé, d'artificiel – on se force presque à susciter en soi de sentiments que l'on n'éprouve peut-être pas. » À l'instar de chez Kafka, on a entendu le grotesque de toute culpabilité, sa matérialité langagière. Un discours que l'on se tient avant de s'y sentir enfermé. Un héritage, un roman national ; mirage dont il est impossible de se déprendre. D'abord si présent chez le père Karamazov, un bouffon magnifique, hanté par la honte, pris sans doute dans le déraillement de son langage, dans l'imitation presque gestuelle des manières dont il se caricature. L'angoisse d'exister, de le manifester, prend toute sorte de formes. Dostoïevski y voit manière à scènes si fortement visuelles, douloureusement drôle. On y devine aussi le pitoyable qu'est devenu notre fatalité. Pas seulement, un contre-poids. Peut-être, qui sait, une autre forme de sainteté contrariée. Parce qu'il la connaissait, platitude, l'auteur laisse résonner la tentation : à la spirale de l'abjection, de la détestation de soi, répond celle de la sainteté. Et, bien sûr, cette polyphonie, dans ses variances, assure la belle construction des *Frères Karamazov* : suite de détails discordants, de délires et de grands monologues hallucinés auxquels, il me semble, que la traduction de Sophie Benech rend tout son charme, sa vulgarité rajeunie sans pour autant paraître anachronique. Là encore, un terme m'a particulièrement marqué : salaud. Il paraît porter une cohorte contemporaine de responsabilité collective, renvoyé au hasard à Sartre et à Camus, à ses connotations éminemment morales en tout cas.

La famille Karamazov se retrouve, on en retrace l'histoire, les abandons et le sentiment de dettes. Toujours cette question de contraste, d'incarnation, de prosaïque, de fric

soyons clairs. De quoi se sent-on redevable, que peut-on racheter, Roberto Callaso soulignait dans *Le livre de tous les livres* l'aspect comptable de la morale judéo-chrétienne. Dostoïeski en fait un ferment de sa narration, un entrelacs que nous ne résumerons pas ici. Celui que l'auteur désigne comme son héros, le magnifique, mystique, Aliocha prétend y échapper. On y lit pourtant les obsessions de l'enfance, son innocence, de l'auteur. Le starets, ce moine quasi sanctifié qui insiste sur une permanente confession, lui voue toute son affection tant il ressemble à son frère mort. La culpabilité hante tout un chacun. Le salut est sans certitude : il y a quelque chose de pourri au royaume de Russie. Bien sûr, Dostoïevski fait le portrait de son pays, au contemporain, dans ses doutes, dans ses déchirements athées et dans son socialisme. Par la traduction, on entend malgré tout son intérêt pour son peuple le plus simple (les marchants dont Kolia se moque, les témoignages populaires à la fin du procès). On touche sans doute ici aux limites que font naître la lecture : certaines idées, suggère l'auteur, sont dangereuses pour le peuple. En particulier celle qu'il ne cesse sans cesse de creuser, celle qui fonde notre modernité, continue je crois à interroger la difficulté et la nécessité de notre morale athée : si Dieu est mort, affirme Ivan, tout est permis. Notons qu'il le fait dans un article étrange, contradictoire comme si on ne pouvait déterminer sa propre posture. Un beau reflet du roman qui précisément prend vie dans le dialogue compliqué, plein de haine et de ressentiment entre lui et Smerdiakov. L'enfant illégitime n'aurait-il pas droit de s'emparer des idées ? Bien sûr, rien n'est aussi simple. Smerdiakov est surtout la poursuite de la mauvaise conscience, la culpabilité de nos pensées. Ivan, lui aussi, souhaitait la mort de son père, a laissé commettre le crime. Peut-être. La culpabilité, la perpétuelle interrogation de nos responsabilités n'a aucun besoin d'être réaliste, pénalement vérifiable. Chacun des frères se laissera porter par elle. Dostoïevski si bien sait montrer qu'il peut s'agir aussi d'un refuge, une manière de repousser nos transformations. Ivan lui sera tourmenté par le diable, le dédoublement de ce qu'il aurait pu faire, dans une très belle scène qui répond si bien à l'exaltation maladive, incandescente, de son poème en prose où dans le rôle du Grand Inquisiteur il parvient, en athée, à proposer une raison de vivre. Ce qui manque à chacun, ne cesse de nous interroger, sans doute aussi être pris en défaut.

Le parricide pourrait-on presque parier est ce qui refonde, dans sa culpabilité, partagée une morale athée. Dieu est mort, dans la célèbre formule de Nietzsche et nous l'avons tué. Peut-être, sans cesse faut-il le refaire ? Ou alors, comme Aliocha, éprouver la chute de la sainteté et affronter la putride imperfection du monde. L'adoration n'est pas possible, la dévotion ne saurait suffire. Elle doit, comme l'indiquait le staret lui-même être un amour actif. Une fois mort, sa dépouille, horriblement sent. Lui aussi se sait coupable, ainsi seulement il peut se permettre de comprendre les gens. À l'instar de *L'idiot*, Aliocha lui trouve ce que l'auteur pouvait appeler encore rédemption, ou plutôt son espoir sacrificiel, dans l'amour des enfants, dans la communauté qu'il fonde, un instant autour de la mort de l'un d'autre qui, lui aussi, est hanté par la culpabilité. Il faut en dire encore le motif prosaïque : il a donné a mangé une boulette aux épingles à un chien. On peut alors presque placer en regard le dialogue entre Ivan et Smerdiakov et celui, plus confiant, entre Aliocha et Kolia, un gosse de treize ans, malin et socialiste, un peu ridicule et si touchant, habité déjà par l'hystérie du langage, par la nécessité de se mettre en danger. On retiendra la très belle scène sous les rails et ce qui fait, je crois, l'acuité des *Frères Karamazov* : l'éthique doit être un brûlant déchirement, une

impossibilité. Parce que l'on se reconnaît, presque forcément aussi dans Dmitri, dans ses angoisses, dans son désir d'exister qui aussi se cherche dans la dissipation. Risquer son âme comme seule manière de l'interroger. Inventer des degrés, des sauvegardes également. Tout tourne autour d'une histoire de trois mille roubles, de savoir jusqu'où l'on peut aller dans l'abjection. Dostoïevski joue alors assez habilement de la piste criminelle. « Qui a pu le tuer sinon moi ? Miracle, aberration, impossibilité ? » Déchirement aussi entre deux femmes dont on entend aussi les oscillations, le désir d'être sauvé qui, on l'entend aujourd'hui, entretient sans doute l'éternité de ce sentiment de culpabilité. Dmitri au fond de ses grotesques dilapidations se sent exister, se veut martyr de la noblesse, prouve toute sa faillible humanité. Il s'entête, magnifiquement, à croire n'être pas encore tout à fait perdu. Encore une fois, je ne sais si c'est la traduction de Sophie Benech, mais l'intrigue de ce roman d'abord paru en feuilleton constamment emporte sans doute par l'importance de chaque confession, l'incarnation de chaque scène. Il faut lire et relire *Les frères Karamazov* se laisser porter par leur question, leur monologue, les protestations d'une vertu plus haute dont tous les frères sont porteurs.